



LE PONT DE LA RIVIÈRE MODDER, TEL QU'IL SE VOIT AUJOURD'HUI, DÉTRUIT PAR LA DYNAMITE DES BOERS

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Au milieu du chemin nous jetâmes quelques pelletes de terre de manière à former un tas plus long que large : nous le recouvrimus aussi d'un drap ; on aurait juré un cercueil laissé là au travers de la route.

Puis revenant à nos peupliers-nous creusâmes dans chacun au-dessus du drap un trou assez large pour y fourrer la tête, ce qui ne se fit pas sans peine. A l'ouverture nous appliquâmes une sorte de masque ou carton, ayant soin d'y simuler deux yeux. Dans chaque trou d'arbre nous disposâmes une petite lanterne, et nous étant reculés jusqu'au cercueil supposé, nous nous trouvâmes archi satisfaits de notre besogne. Seulement elle nous avait coûté plus de misère que toutes nos équipées antérieures. Vraiment, il nous fallait une bonne dose d'amour propre pour oser tenir dehors par une nuit aussi noire et aussi froide que celle pendant laquelle nous travaillions alors.

Mais, disons-le, la quasi certitude de notre succès nous payait déjà d'une partie de notre mal.

—Du diable, nous disions-nous, si cette fois-ci notre homme n'a pas peur.

Nous avions à peine fini notre mise en scène, et nous ne venions que de nous cacher derrière l'une des haies, qu'il nous sembla apercevoir notre "type" avançant en plein sur notre barricade de fantômes. Le vent qui soufflait d'une façon inaccoutumée nous avait empêchés de l'entendre s'approcher tout à l'heure. Maintenant il était assez à proximité de nous pour que nous pussions entendre chacune de ses paroles en même temps que ses ricanements dédaigneux.

Il venait en effet d'apercevoir notre pauvre simulacre de bière, et il ne faisait qu'en rire à gorge déployée. D'un pas assuré, il s'avancait et maintenant il se trouvait entre les deux peupliers-spectres. Il commença par enlever le fameux drap du tas de terre avec son bâton et nous l'entendîmes s'écrier :

—Je m'en doutais bien ! Faut-il tout de même qu'il y ait des gens assez simples pour avoir peur de choses pareilles, et d'autres assez bêtes pour vouloir se servir des mêmes moyens pour produire un effet de ce genre sur un homme de ma trempe. Comme s'il ne suffisait pas de se raisonner un tantinet pour comprendre que tout ceci n'est qu'une blague que d'idiots farceurs ont voulu me jouer. Ah ! si je les tenais ces malins-là, on verrait si je saurais leur donner du fil à retordre. Voyons voir un peu si par hasard ils ne se cacheraient pas derrière ce grand escogriffe de revenant avec sa lanterne en guise d'yeux. Houp là !

Ce disant, en deux bonds il avait franchi le côté de la route qui le séparait de la haie dans laquelle nous nous trouvions blottis.

Bien que nous fussions en nombre pour lui résister, nous ne songâmes même pas à le faire ; nous nous levâmes "comme un seul homme" et primes "nos jambes à nos cous."

Lui nous aperçut mais n'essaya pas de nous poursuivre. Seulement nous pouvions l'entendre crier de son ton gouailleux :

—Ohé, les fameux faiseurs de revenants et de cercueils. Qui est-ce qui a le plus peur, vous ou moi ?

Heureusement, il ne nous avait pas reconnus, et voilà pourquoi j'ai dit en commençant que nous l'avions échappé belle, car s'il avait été une fois connu que nous avions été la cause de toutes les terreurs ressenties dans le pays pendant les temps derniers, nos victimes des jours passés ne se fussent pas fait faute de se tourner en bourreaux impitoyables.

Ce fut notre dernier exploit. Ce fiasco complet nous avait complètement dégoûtés du métier.

Et pourtant, le croiriez-vous, notre individu eut beau expliquer son histoire à chacun, prouvant clair comme eau de source, qu'il n'y avait pas le moindre mystère dans son aventure, il ne put réussir à convaincre qui que ce fût.

Bien que de ses compatriotes, l'écrivain breton Pierre Maël ait dit : " Les cervelles armoricaines sont ainsi faites, qu'elles n'acceptent la vérité que sous bénéfice d'inventaire. En revanche, une fois reçue, elles savent la garder "—il arrive très souvent que ces "têtus" ne veulent jamais l'admettre.

A.-H. DE TRÉMAUDAN.

MA PRISON

Dans une cellule grillée de fer, debout sur la dalle froide, entre des murs de pierre, je regardais, accoudé à la fenêtre, la foule qui se pressait dans la rue.

Comme j'aurais voulu me voir libre ! Mais, prisonnier, je me mis à maudire l'humanité, quand c'est elle qui devrait plutôt me maudire. Car c'est un crime contre l'humanité que j'expie dans cette méprisable prison. La haine me gonflait la cœur et empourprait mes joues, lorsque j'entendis soudain les tambours jouer une marche triomphale et clairons et fanfares sonner la réjouissance.

J'écoutai. Je regardai. Une procession défilait, pendant que les cloches à toute volée annonçaient l'arrivée d'un prince de l'Eglise.

Je vis, en effet, la foule se ranger, les curieux accourir, les enfants s'agiter, les têtes se découvrir en s'inclinant. Je restai froid, les yeux rivés sur cette mer humaine qui montait toujours. Je rongais mon frein en songeant à l'injuste inégalité des hommes—différence de sort que j'ai souvent rêvé de niveler par le fer et le feu.

La bête avait décidément repris son ascendant sur ma raison, quand je me rappelai tout à coup qu'à la même époque, il y a vingt-cinq ans, le même spectacle avait frappé mes yeux.

Naturellement, je comparai les jours d'alors avec ma position actuelle et mon esprit se mit à parcourir l'inextricable dédale de mes souvenirs.

J'étais enfant, à peine cinq ans, et l'on célébrait à Ottawa l'entrée d'un nouvel évêque. Je n'étais pas plus mauvais qu'un autre gamin de cinq ans. Rien

n'annonçait alors que je devrais un jour languir dans les prisons. Mais... et je pensai aux amis de débauche, à la fatale boisson, aux nuits d'embuscade et de conspiration contre la société.

Je rêvai longtemps ainsi. Quand je revins à moi, Hull était en feu. Les ombres du soir avaient, depuis une heure, enveloppé la nature, et j'apercevais, des hauteurs de ma fenêtre de fer, une illumination splendide de la ville. Mon cœur s'était naturellement attendri aux souvenirs de ma jeunesse, et je confessais intérieurement mes crimes avec un ferme propos sincère.

Plongé dans un tel amollissement, je sentis mes yeux se mouiller de larmes en présence de ce beau spectacle. Les échos du soir m'apportaient la rumeur de la rue. J'entendais les exclamations des enfants, les petits cris d'admiration d'une amante expansive, les approbations et les commentaires des bonnes mamans. Je voyais défiler, sous les lumières rouges, vertes ou jaunes des transparents, les couples amou-

reux, les jeunes galants en quête d'aventures, les hommes qui discouraient, la foule toujours nouvelle, toujours compacte. J'apercevais au loin l'horizon sombre et, plus près, quelques coupôles se détachant de-ci, de-là, avec des pavillons au vent. Des lueurs multicolores s'élevaient de point en point au-dessus des habitations, indices d'autant de centres d'attractions et de réjouissances.

Fermant à demi mes yeux, je m'amusai à jouir de l'effet produit par cette enfantine expérience. Quoi ! Etais-je tombé dans le sentimentalisme, moi qui, depuis dix ans, n'avais même pas pensé à ma mère !

J'étais, redevenu calme et je me sentais vaincu. Vaincu par l'amour de la vie. La transformation du lion en captivité s'opérait en moi.

De nouveau, je fis un retour sur le passé. Je revis les amusements de mon enfance, je me rappelai les baisers de ma mère, mes années d'école, mes bons amis, mes heures de dévotion au pied des autels, mon premier amour ; je comparai ces inoubliables jours de ma liberté juvénile, aux débordements de joie de la foule qui passait toujours.

Et tous les souvenirs qui remplissaient ma vie se pressaient tour à tour dans mon âme attendrie, nombreux comme le flot qui coulait devant moi.

* Une larme brûlante tomba sur ma joue et me tira de ma torpeur. Je tournai la tête et je me vis seul. Un frisson douloureux me saisit sous l'aisselle et j'eus peur.

Non, je ne maudirai plus la vie. Pendant dix ans, je n'ai point aimé, je n'ai pas vécu. La foule qui passe et qui s'enflamme devant le beau, à qui il reste une âme impressionnable et des sentiments idéaux, la société en un mot aime et vit, et vivra tant qu'elle aimera.

J'étais désormais convaincu que la prison est nécessaire pour donner l'occasion aux âmes sèches et stériles, le fléau de l'univers, de réfléchir à un moment donné sur la beauté et les bienfaits de la société. Mais la prison est dorénavant pour moi un supplice épouvantable, car le cœur et la raison ont repris leur ascendant. C'est ma prison que je maudis maintenant et le jour de ma délivrance verra le retour au bercail d'une brebis longtemps égarée.

UN PRISONNIER.

Hull, janvier 1900.

Une longue réflexion refroidit le courage et rend l'homme timide.—JULES CÉSAR.

Les bons chrétiens qui travaillent à sauver leur âme sont toujours contents ; ils jouissent par avance du bonheur du ciel, et ils seront heureux pendant l'éternité. Tandis que les mauvais chrétiens qui se damnent sont toujours à se plaindre ; ils murmurent, ils sont tristes, ils sont malheureux, et ils le seront pendant toute l'éternité. Quelle différence ! Abbé DARRAS.